

Crade et merveilleux

Décadence. Après avoir publié les aventures déconcertantes de Solal Aronowicz sur son blog, Florian Eglin en tire un texte improbable et séduisant.

THIERRY RABOUD

f

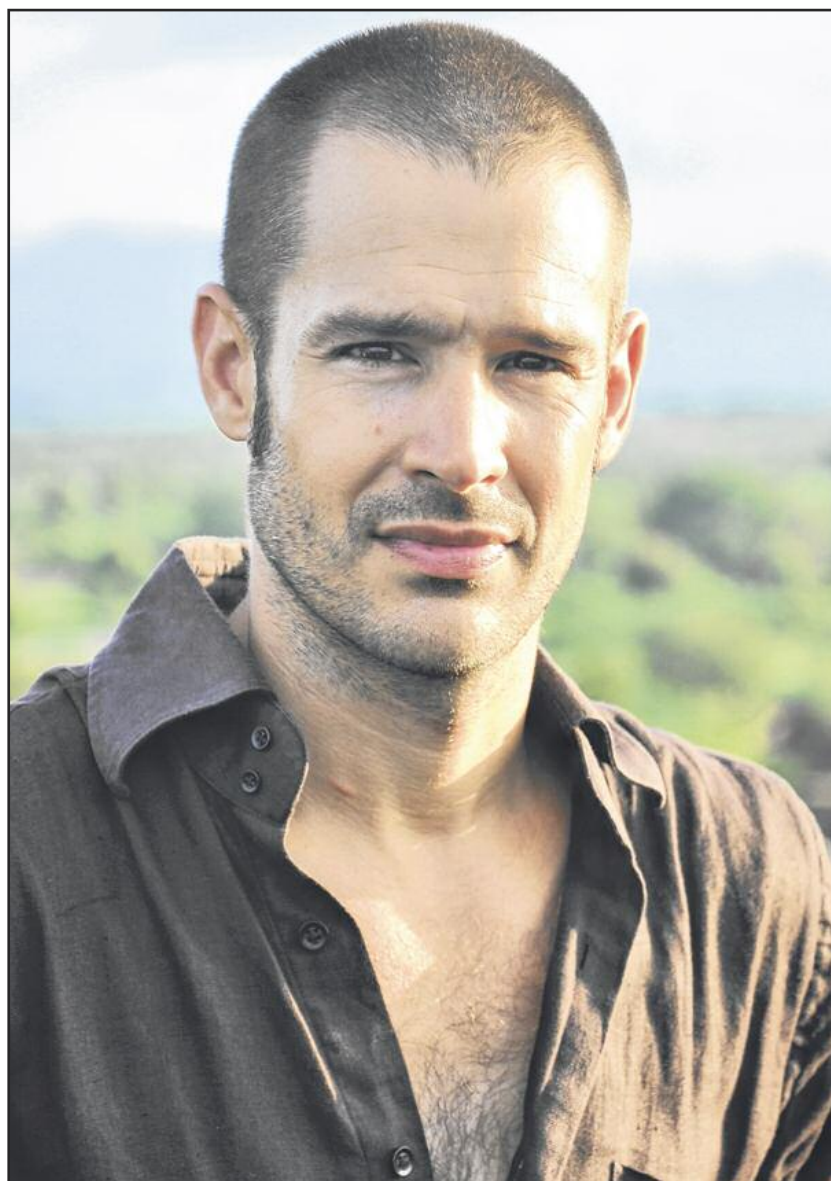
Florian Eglin aime les belles chaussures et les lourds cigares. Comme son personnage Solal Aronowicz, il apprécie les bons whiskies, travaille dans une école et se montre friand de culture japonaise. La comparaison s'arrête cependant là car l'enseignant genevois, jeune père de famille, n'a pas la nonchalance acharnée de Solal dont le premier tome des aventures vient de paraître. La couverture de l'ouvrage et son sous-titre, *roman brutal et improbable*, annoncent la teinte de l'ensemble, un rouge sanguinolent, sombre et fort.

De fait, ce texte particulièrement haut en couleur, intitulé *Cette malédiction qui ne tombe finalement pas si mal*, ne laisse pas indifférent tant son protagoniste principal parvient à irriter, dégoûter et séduire tout à la fois. «Je prends des petits bouts de mon caractère, que je gonfle énormément. Ce Solal est une sorte d'extension de moi-même, amplifiée à l'excès», explique Eglin. Et de l'excès, il y en a dans ce personnage d'universitaire raté, rocambolesque médiéviste qui finit par exercer le métier de factotum, homme à tout faire qui, comme chez Bukowski, n'en fout pas une, engoncé dans la fange minable de sa condition. «De toute évidence, je n'avais rien fait pour mériter tant d'exécration, il me suffisait d'être moi-même, Solal Aronowicz, désinvolte, irrespectueux, imprévisible et particulièrement incompetent», fanfaronne ainsi ce superbe infatué qui exaspère son monde.

Du blog au livre

Mais ce monde est tenu à bonne distance par un écran vaporeux que Solal, en fumiste fumant, entretient avec suffisance et superbe, projetant ses volutes «plus que persistantes» sur la face d'un réel friable, incertain, où tout semble pouvoir arriver. Et de fait, tout arrive. Pris dans les fils blancs d'une intrigue cousue à même la peau, il va successivement y laisser un œil, un rein puis un cœur, ressentant inévitablement «comme un vide», mais renaissant cigare au bec, tel Osiris, le dieu noir au corps éparpillé puis réuni à nouveau.

La succession de ces scènes oscillant entre surréalisme, symbolisme mythologique et grotesque hilarant doit beaucoup à leur mode de publication originale, sous forme de blog. «J'ai commencé à écrire sur mon blog en 2008, avec déjà le personnage de Solal Aronowicz. C'est un nom qui m'a inspiré d'entrée de jeu, et très vite ce blog a oscillé entre réalité et fiction, avec des articles postés régulièrement pendant 4 ans», explique l'auteur, lequel a ensuite rassemblé ces petites fresques narratives pour en faire un livre. «J'ai toujours eu en tête d'en faire un roman. Il y a deux ans, après une année assez difficile au plan professionnel, j'ai fait une copie de tous mes articles dans un même fichier et je me suis mis à écrire, reprendre, élaguer, couper



Florian Eglin: «Je prends des petits bouts de mon caractère, que je gonfle énormément.» DR

cette matière littéraire. Pendant tout un été, chaque jour, j'ai fait ce gros travail de couture et d'écriture pour arriver à un produit fini», relève-t-il encore.

Ambiance décadente

Du feuilletoniste numérique au romancier publié, Eglin a surtout tenté de développer une intrigue à même de rassembler en un seul geste narratif ces bribes éparses. Cependant, cette trame dramatique paraît rapidement s'épuiser d'elle-même, comme oubliée dans les marges d'un texte dont la force, ainsi que dans le fameux *A rebours* d'Huysmans, réside plutôt dans l'ambiance décadente qu'il dépeint d'un style remarquable. Une écriture fine, très référencée, faite de phrases longues et rythmées qui hésitent entre réalisme et fantastique, roman d'horreur et ironie glacée. «Il y a certes du surnaturel et du fantastique dans ce roman, mais pas assumé comme tel. C'est une forme de merveilleux, où l'incroyable semble normal. Simplement, ici, c'est un merveilleux un peu crade», affirme encore Eglin.

Au cœur de ce réel distordu, le matérialisme exacerbé de Solal, mû par un sens du beau qui le situe quelque part entre le surhomme et l'antihéros, semble être la seule constante. Et lorsqu'une invraisemblable pieuvre surgit des vertiges ouatés de l'ivresse, ce dipsomane assidu craint pour ses pompes autant que pour sa vie. «Avec, au sens propre, l'énergie du désespoir, une expression certes galvaudée, mais qui en ce moment prenait un sens très réel à mes yeux écarquillés d'horreur, je la frappai à coups frénétiques du talon de toutes mes forces, du moins celles qui me restaient. J'eus tout de même une pensée émue pour mes chaussures qui ne sortiraient sans doute pas indemnes de cette confrontation inopinée.» Lui s'en sort (presque) sans mal, et son stock de chaussures semble assez conséquent pour le mener d'un pas toujours élégant vers un second volume, en cours d'écriture et déjà attendu de pied ferme. I

> Florian Eglin, *Cette malédiction qui ne tombe finalement pas si mal (roman brutal et improbable)*, Ed. La Baconnière, 278 pp.

ANTONIO ALBANESE

Où est passé le libre arbitre?

«Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?» Pour Antonio Albanese, cette question fermée appelle des réponses ouvertes et quotidiennes. Son dernier ouvrage emprunte son ample titre à celui d'une pièce du compositeur suisse Istvan



Zelenka, et prend prétexte des 50 mots qui la composent pour former un journal intime où chaque page est une tentative nouvelle de cerner la fausse simplicité du problème.

Car la question, certes différemment posée, n'est pas neuve. Elle divisait déjà Erasme et Luther au début du XVI^e siècle et revient en force en ce début de millénaire, le libre arbitre semblant perdre de sa superbe au gré des récentes percées scientifiques. De fait, les neurosciences battent régulièrement en brèche la conception dualiste et cartésienne de l'être humain, affirmant à qui veut bien l'entendre que toute action est déterminée uniquement par les connexions de notre cerveau, lequel nous maintiendrait subrepticement dans l'illusion du choix. Le libre arbitre a-t-il jamais existé, serait-il mort, ou se terre-t-il dans un repli de notre matière grise bientôt cernée de toutes parts?

L'écrivain romand n'en sait rien, mais il cherche et c'est là que réside sa force. Après deux ouvrages remarquables, dont *La Chute de l'homme* récompensé par le Prix des auditeurs de la RTS en 2010, ce «journal de son libre arbitre», réel ou fantasmé,

est une quête artistico-philosophique dont les pages sont habitées d'une remarquable diversité stylistique et typographique, du poème oulipien à la fable moraliste, de dialogues en aphorismes. Et l'on se plaît à se promener dans ce petit livre foisonnant et très libre, maraudant puis dégu-

tant ici une citation, là une belle trouvaille langagière.

Fort de son expérience de guitariste spécialisé dans le répertoire contemporain, Antonio Albanese a placé son texte sous la figure tutéaire de John Cage, dont il a fêté le centenaire de la naissance avec l'ensemble baBel l'année passée. A l'instar du compositeur américain, chez qui l'expérience en chambre anéchoïque généra une féconde réflexion sur le silence, l'écrivain se demande: «Si le calme était suffisamment intense, percevriions-nous, dans un coin de notre tête, le son du libre arbitre?» Dans le bruit du monde, difficile d'entendre cette petite voix pourtant nécessaire, qui nous affirme que l'homme est libre de ce qu'il choisit. «J'aime croire que je pense comme je pense par choix, que je suis libre de mes opinions et donc qu'elles m'appartiennent. J'aime le croire, mais je suis hypocrite.» Faut-il s'accommoder de cette hypocrisie existentielle? La réponse appartient à chacun, le grand mérite de ce beau livre, et de l'art en général, étant de poser la question. TR

> Antonio Albanese, *Est-ce entre le majeur et l'index, dans un coin de la tête que se trouve le libre arbitre?*, L'Age d'Homme, 85 pp.

MANON LERESCHE

Une thérapie par l'écriture

NINA MUEGLER

Loin de l'envergure médiatique de *Moi, Samantha, 13 ans, violée par Roman Polanski* de Samantha Greimer, l'ouvrage de Manon Leresche, *Peau morte*, part d'un besoin authentique. Une année seulement après son viol, la jeune auteure de dix-huit ans décide d'exorciser ce violent traumatisme par l'écriture, sa dernière échappatoire. Son texte fera office de travail de maturité au Gymnase d'Yverdon: «Travail de maturité», une exigence scolaire qui n'aura jamais aussi bien porté son nom. Sa publication aux Editions de l'Aire prouve que le témoignage s'est aussi affranchi de sa première intention pour devenir une œuvre à part entière.



nement et pour lui rendre toute sa brutalité. L'écriture permet enfin la réappropriation non seulement de ce corps dont elle a été dépossédée mais aussi du monde environnant auquel elle est devenue étrangère.

Le lecteur assiste

alors à un travail en cours de réalisation qui s'apparente aussi à une entreprise d'autopersuasion. C'est alors qu'émergent les doutes et les contradictions de l'auteure, preuve que le traumatisme pèse encore lourdement. Si le regard désabusé et révolté est empreint de pessimisme, il est çà et là ponctué par un sourire ou par un espoir. La problématique du pardon illustre bien cette tension qui existe entre la volonté d'avancer et le passé chargé de haine qui la rattrape encore.

Peau morte n'est pas seulement l'histoire poignante d'une jeune femme qui lutte pour la vie, c'est aussi un soin particulier accordé à la forme, alternant insultes, propos crus et instants poétiques. Le travail minutieux sur les rythmes et les sonorités, qui rappellent certains refrains de Saez, fait que le lecteur pardonne aisément les quelques maladresses naturelles de cette écrivaine en devenir. I

> Manon Leresche, *Peau morte*, L'Aire, 78 pp.

QUENTIN MOURON

Le faux frère des lettres romandes

THIERRY RABOUD

Dans son dernier ouvrage, Quentin Mouron (PHOTO DR), envoie valdinguer le microcosme des lettres romandes d'un coup de pied bien senti. Il est jeune et c'est son droit, ou du moins se l'arroge-t-il sans vergogne dans *La Combustion humaine*, son troisième roman. Ce faisant, il manque cependant de s'encourber, titubant entre virulence pamphlétaire et caricature facile.

Au moins son personnage ne manque-t-il pas de mordant. Morel est un éditeur genevois devenu incontournable, respecté pour son flair et pour ses publications choisies. Dédaignant les compliments autant qu'il s'en



nourrit, prétendant savoir quand «il y a littérature», le tout-puissant solitaire semble surtout avide de reconnaissance bien qu'impavide devant le jeu de dupes d'un monde littéraire qui l'insupporte. «En vérité, la vie de Morel était tout à fait à l'image du milieu: étroite, ridicule et terriblement insuffisante.» Délaisant autant que possible les vaines mondanités, il passe le plus clair de son temps à orienter vers la

corbeille des manuscrits, dont il lit rarement quelques pages, et réserve aux heures sombres la contemplation de la misère humaine sur sa page facebook, confessionnal où vient s'échouer une tripotée de cinglés en manque d'audience. Blasé, irrévérencieux, Morel porte un regard désabusé sur cet univers, numérique ou réel, fait de journalistes louvoyants, de mécènes capricieux, d'éditeurs opportunistes et de lecteurs irréversiblement imbéciles.

Campé derrière ce personnage de fiction, Quentin Mouron en profite pour tracer un portrait à l'encre rouge des lettres romandes. Souvent drôle, sa plume

acérbe dézingue tous azimuts et n'épargne personne. Mais au final, cette comédie grinçante dans laquelle les personnages, nommément cités, ne portent pas de masques, tient moins du naturalisme balzacien que de la mise en abyme ambiguë et tournant à vide. Dans cette combustion au lance-flammes des feuilles volantes de la littérature romande, espérons que cet auteur talentueux et prometteur – ses premiers romans l'attestent – ne se soit pas brûlé les ailes. Sciant superbement la branche sur laquelle il s'assied, il pourrait en avoir besoin. I

> Quentin Mouron, *La Combustion humaine*, Olivier Morattel, 113 pp.